
Documents sauvegardés

Jeudi 1 février 2018 à 9 h 52

1 document

Par parksT_2

EUROPRESSE.COM

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par LYCEE-Rosa-Parks et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Documents sauvegardés • 1 document

-
- 8 janvier 2018
- Le Monde** **Jean Nouvel « Mon meilleur outil de travail, c'est mon lit »** 3
- proposé de faire mathématiques générales-physique en même temps que les Beaux-Arts en section **architecture** - avec la forte intention de passer ensuite en arts plastiques. Evidemment, j'ai vite prouvé qu

Le Monde

Nom de la source

Le Monde

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Internationale

Provenance

France

p. 22



Lundi 8 janvier 2018

Le Monde • p. 22 • 2079 mots

Je ne serais pas arrivé là si...

Jean Nouvel « Mon meilleur outil de travail, c'est mon lit »

« Le Monde » interroge une personnalité avec, pour point de départ, un moment décisif pour la suite de sa vie. Cette semaine, rencontre avec Jean Nouvel. L'architecte, Prix Pritzker en 2008, raconte sa famille, sa jeunesse et définit sa vision de la création

Propos recueillis par Pascale Krémer

Je ne serais pas arrivé là si...

Si je n'avais pas été le fils d'enseignants pour qui les arts n'étaient pas la première préoccupation. L'essentiel, c'était le français, les mathématiques, les sciences. Mais, en seconde, je suis tombé sur un professeur de dessin, Marcel Deviers. Deviers m'a dévié. C'était aussi un peintre local, il travaillait au couteau, avec de la terre parfois. Il m'a invité à peindre dans son atelier. Des natures mortes. Pour les nus, je n'étais pas invité... Il m'a collé le virus du dessin et de la peinture. J'ai commencé à caricaturer les profs, à peindre des fresques dans le foyer des jeunes. Il m'est venu l'idée d'être artiste plasticien.

Quand j'ai eu mon bac, j'ai donc dit à mes parents que j'allais entrer aux Beaux-Arts. Mais, pour eux, il n'en était pas question. J'allais tirer le diable par la queue! Alors j'ai proposé de faire mathématiques générales-physique en même temps que les Beaux-Arts en section **architecture** - avec la forte intention de passer ensuite en arts plastiques. Evidemment, j'ai vite prouvé qu'il était impossible de mener les deux cursus de front. Et j'ai mieux compris ce qu'était l'**architecture**. Mère des arts. Toujours en

Jean Nouvel, en 2016. Audoin Desforges/Pasco

relation avec la peinture, la sculpture. Finalement, je me suis dit que je pouvais y rester.

Vous avez été stratège... Auriez-vous pu vous opposer frontalement à vos parents?

Je suis né en 1945. Mon père - qui a 97 ans aujourd'hui - était cette figure imposante, ce résistant glorieux qui avait combattu dans le maquis des Landes, qui était parti en 1944 en Allemagne avec l'armée du général de Lattre de Tassigny, cet enseignant devenu inspecteur d'académie. Et il y avait son action pour les enfants handicapés, qui m'a beaucoup marqué. Il a créé des établissements... J'avais une soeur de deux ans plus âgée que moi qui avait eu une encéphalite à 4 ans. Elle est restée un bébé toute sa vie. Mes parents attendaient donc beaucoup de moi, je me sentais porteur de leurs espoirs. J'essayais de les combler.

Ma fille de 23 ans, Sarah, est également handicapée. Elle a eu des séquelles cérébrales après un arrêt respiratoire à la

© 2018 SA Le Monde. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.



Certificat émis le 1 février 2018 à LYCEE-Rosa-Parks à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20180108-LM-4650858



naissance. Pendant des années, elle n'a ni marché ni parlé. On pensait qu'elle ne comprenait pas. Jusqu'à ce qu'un jour d'anniversaire, on lui confie un appareil photo. On a découvert qu'elle avait un regard hallucinant. Elle a exposé à la MEP (Maison européenne de la photographie), elle est maintenant considérée comme une artiste « art brut ». C'est une énorme fierté pour moi.

Tout jeune, comment s'est éveillé votre intérêt pour l'architecture?

J'ai été fortement influencé par Sarlat et les châteaux de Dordogne. J'ai passé pratiquement toute mon enfance dans le Périgord, une enfance formidable avec kayak, pêche à la mouche, cueillette des cèpes en forêt... A Sarlat, nous habitions dans un hôtel du XVIIe siècle qui donnait sur les remparts, il y avait des peintures au plafond de la cage d'escalier, des boiseries au sol. La ville avait placé une flèche de fer forgé, à l'extérieur, qui indiquait « Là est le trésor ». Le trésor, c'était l'architecture!

Vous êtes-vous épanoui aux Beaux-Arts?

Non. J'ai eu un choc en me rendant compte que la mode était au « style international ». Tous les immeubles se construisaient dans une abstraction totale, indépendamment des géographies. Un an après, j'ai passé le concours des Beaux-Arts de Paris, j'ai été reçu premier. Il fallait dessiner une chapelle en montagne. J'avais imaginé une toiture parallèle à la pente de la montagne, des entrées sur les côtés, une bâtisse très discrète qui se fondait dans le paysage... Cette admission a changé ma vie. Après ça, je pouvais entrer où je voulais.

En même temps que vos études, vous avez travaillé dès l'âge de 21 ans dans

l'atelier d'architecture de Claude Parent...

C'était l'un des architectes les plus en vue de l'époque. Il collaborait avec l'essayiste Paul Virilio, c'était un architecte utopiste qui développait la fonction oblique. Il pensait la ville avec des pentes et des continuités pour que le corps soit toujours en mouvement. C'était très conceptuel et très en relation avec le milieu artistique... On m'a vite placé en responsabilité, je dirigeais des chantiers, c'a été une école formidable. En 1971, alors que j'avais 26 ans, Claude m'a aidé à monter ma propre agence. Grâce au bien qu'il a dit de moi, je suis devenu l'architecte de la Biennale de Paris. En quinze ans, j'ai aménagé sept biennales dans des lieux prestigieux, pour les plus grands artistes du moment.

Cette alternance entre études et travail vous a-t-elle aidé à vous construire?

Aux Beaux-Arts, l'architecture se pratiquait à partir de dogmes, de recettes à apprendre. Comme dans les ateliers de peintres anciens, il fallait copier le maître. Et aucun des projets qu'on nous demandait de concevoir n'était précisément situé. On dessinait « une maison pour un sculpteur dans un parc » ... Comment construit-on, dans ce cas-là? Je n'ai jamais compris. Tous mes projets étaient refusés à l'école. Ils étaient influencés par Parent, son architecture brutaliste, puissante. Mais Mai 68 est arrivé, l'école a explosé. Le diplôme a été distribué facilement ensuite.

Le premier bâtiment qui vous a fait connaître du grand public est l'Institut du monde arabe (IMA), inauguré en 1987 à Paris, avec sa

célèbre façade à moucharabiehs. Comment avez-vous remporté ce concours?

L'IMA était le premier des grands projets de François Mitterrand. Il a invité à concourir tous les jeunes architectes qui ne construisaient pas pour Giscard. J'ai gagné avec Pierre Soria, Gilbert Lézénès et Martin Robain, les copains du syndicat de l'architecture qu'on avait créé pour défendre la profession, pas au sens corporatiste, dans une vision militante, politique et sociale. La façade a marqué tout le monde, c'était un geste d'artiste, un hommage à la culture arabe, mais le plus important, c'était le projet urbain. Ce bâtiment permettait de restructurer le quartier, d'ouvrir une grande perspective de l'université de Jussieu jusqu'au Jardin des plantes. La perspective a été protégée pendant trente ans. Elle n'est plus, on parle d'un gros bâtiment au milieu...

Est-ce que penser un bâtiment en fonction du lieu d'accueil est ce qui vous a toujours guidé?

L'architecture, c'est la recherche de la meilleure solution à un problème particulier. C'est aussi la pétrification d'un moment de culture. La ville témoigne de ce qui a intéressé nos ancêtres. Elle est musée, par la force des choses. L'inquiétant, c'est que, depuis presque un siècle, à l'échelle planétaire, on bâtit des immeubles dessinés a priori dans des bureaux d'études, puis parachutés, sans relation avec la géographie, le climat, l'histoire de la ville. Donc le musée disparaît. On a une répétition de bâtiments interchangeable, une succession d'objets autistes, sans cohérence, sans travail sur les transitions entre eux. Un clonage planétaire qui me désespère.

Et vous, comment créez-vous?

L'architecture doit être un don, un cadeau, on est là pour faire plaisir, comme dans les meilleurs restaurants. Vous imaginez une situation unique qui correspond au désir du client et aux paramètres de la situation. Il faut s'investir totalement, se « faire le film ». Et pour ça, le meilleur outil de travail que j'ai, c'est mon lit. Dans la plus grande obscurité, le plus grand silence, une fois réveillé, avec toutes les informations en tête, je reste des heures à me raconter telle hypothèse, telle autre, à laisser flotter les idées, à les arrêter quand elles deviennent intéressantes. Le dessin ne vient qu'après. Je travaille comme un cinéaste. J'explique à mes collaborateurs, le cas échéant je prends un crayon, mais je griffe plutôt que je ne dessine.

Après l'IMA, on vous doit l'opéra de Lyon, la Fondation Cartier, le Musée du quai Branly, le Louvre d'Abou Dhabi, bientôt des musées à Pékin, Shanghai, au Qatar... Quel plaisir particulier trouvez-vous à imaginer un musée?

J'essaie à chaque fois de le faire participer à la ville. Je n'ai jamais considéré un musée comme une boîte en béton avec une porte, dévolue à la protection et la conservation. Un musée doit être une agora, un lieu de rencontres culturelles. Les oeuvres d'art doivent réen-va-hir la ville. Ce sont de beaux quartiers, les musées, quand on arrive à les faire.

La maladie de notre métier, ce sont les concours. Par la force des choses, je suis devenu une bête à concours. Mais il arrive qu'on gagne et qu'on perde ensuite, parce qu'on ne vous fait pas construire.

C'est ce qui s'est produit avec la Tour sans fin de la Défense, en 1993, et cela m'a mis en faillite. Le directeur de la Caisse des dépôts et consignations a changé, le site a été vendu, on s'est retrouvé avec une équipe de 150 personnes sur les bras, des dettes, des études qui avaient été payées au minimum...

Puis vous avez de nouveau frôlé la faillite en 2012...

Oui, les Ateliers Jean Nouvel ont été victimes de malversations, la procédure judiciaire est toujours en cours. J'ai une pensée particulière pour François Fontès, l'ami qui est venu me secourir pour surmonter ma détresse financière. Moi, ce qui me passionne, c'est inventer. Ce que je sais faire, c'est construire. C'est un travail très lourd, donc je délègue l'organisation et la gestion des Ateliers à mes partenaires.

Ce peu de goût pour la gestion, n'est-ce pas ce que l'on vous a reproché avec la Philharmonie de Paris, dont le coût de construction a flambé?

C'est une autre histoire, une méchante histoire. Normalement, ces grands projets financés par de l'argent public sont régis par la loi MOP [relative à la maîtrise d'ouvrage public]. L'architecte est là notamment pour contrôler les passations de contrat avec les entreprises. Mais là, l'Association de la Philharmonie ne s'est pas placée sous ce régime de la loi MOP, elle n'a respecté ni les devoirs de client public [maître d'ouvrage] ni les droits d'architecte [maître d'oeuvre]. J'ai été écarté, cela a pris du retard, on a fait croire que c'était de ma faute. Le gouvernement ne me recevait pas. Il m'adressait toujours la même lettre, « Respectez les prix et les délais », moi qui n'avais plus aucun pouvoir. Un

cauchemar! Des procédures judiciaires lourdes sont en cours.

Vous aviez pourtant approuvé le budget de départ, qui s'est révélé très sous-estimé...

Quand on répond à un projet dans le cadre de la loi MOP, le commanditaire donne un prix de référence. Ce prix prévisionnel n'était pas réaliste, toute personne compétente le savait. Mais ce n'est pas un engagement définitif. On a le droit de répondre avec une idée, et lorsqu'on est lauréat de revenir vers le client en disant : « Pour rester dans les prix, il faut changer des paramètres, voir plus petit, enlever quelques éléments. » Je l'ai fait dès le lendemain. Mais le client, au lieu de réduire, a augmenté le programme, en prix et en quantité. J'ai rendu un projet conforme à sa demande. Ensuite, le client a géré seul, ce qu'il n'aurait pas dû faire.

Le résultat final vous semble-t-il conforme à votre idée initiale?

Je n'ai jamais construit un bâtiment comme ça! Quand je suis dedans, je vois des rivets dans tous les sens, des plaques tordues, des choses à contresens. C'est comme un texte bourré de fautes d'orthographe. J'ai toujours l'ambition de le corriger, parce que l'acoustique y est très satisfaisante. Ce bâtiment peut devenir le Pompidou de la musique qu'il devait être.

Tout cela montre à quel point l'architecte est devenu quantité négligeable, même quand il a fait quelques petites choses avant... A travers moi, c'est son rôle qui a été bafoué. C'est le plus grand traumatisme de ma vie. Une humiliation totale.

L'inauguration récente du Louvre d'Abou Dhabi a-t-elle cautérisé cette plaie?

On est revenu à un bâtiment où le rôle de l'architecte est respecté. Il est bâti correctement. C'est un lieu d'urbanité, une agora arabe, avec un jeu de lumières lié à des coupoles et des dômes construits par couches. Les visiteurs auront plaisir à y aller parce que rien de cela n'existe ailleurs. Le culte de la beauté, l'invention, la surprise, le mystère, voilà, l'architecture, c'est tout ça. Un art utile, mais un art. Nécessaire à tous.

Note(s) :

Dernière réalisation : Louvre Abu Dhabi, inauguré le 8 novembre 2017